

AFFIRMONS NOUS!

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Vol. 1

Montréal, 8 Février 1912

No 5



Premier Carabin: — "Toi, mon vieu, tu es de mon avis: viens prendre le pèritif."

Secoyd Carabin: — "Volontiers..."

Premier Carabin: — "Alors, prête-moi une pidôtre."

## Sommaire

Discours de Mr Edouard Montpetit au grand Banquet de Laval ..... 49

Nos goûts (Chronique).  
Saufaçon ..... 51

Conseil d'une franche Amitié. Jeannine..... 52

A la patinoir. Mordax..... 53

A mes confrères les Etudiants. O. de Celse..... 55

Conservons notre langue  
Du Guesclin ..... 58

Directeur Général: Gustave Lacasse, E.E.M.  
Rédacteur en Chef: Ch.-N. Chamberland, E.E.D.



Abonnement: \$.100 pour l'année Universitaire  
CINQ SOUS LE NUMERO

# ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

## La Banque d'Épargne

De la  
Cité et du District de Montréal

Fondée en 1846

Actif total au-delà de \$30,000,000

Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 succursales  
à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un **placement sûr**.

*Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant*

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte soit gros ou petit.

**A. P. Lesperance, Gerant.**

Demandez une de nos petites Banques à domicile ceci vous facilitera l'Épargne.

# AVIS

Mardi prochain, à 7½ heures du soir, séance régulière du Cercle Laval au lieu habituel des réunions.

LE SECRÉTAIRE.

Nous tenons à la disposition des confrères, des "bons de culture physique", de l'Institut de Physiothérapie du Dr Lasnier. On pourra se les procurer à des conditions exceptionnellement avantageuse en s'adressant au directeur de l'Étudiant. Il y en a aussi en vente au restaurant de Laval.

**Institut de Physiothérapie**  
DU  
MONTREAL - DR. HENRI LASNIER - 550A ST-DENIS

<b>AGENTS PHYSIQUES EMPLOYÉS</b>	<b>SPECIALITES</b>
RAYONS X . . . . .	NEURASTHÉNIE . . . . .
OZONE . . . . .	OBÉSITÉ . . . . .
LUMIÈRE . . . . .	MALADIES NERVEUSES . . . . .
CHALEUR . HYDROTHERAPIE . . . . .	MALADIES DE LA PEAU . . . . .
ELECTRICITÉ MEDICALE . . . . .	TUBERCULOSE . . . . .
CULTURE PHYSIQUE . . . . .	CANCERS . . . . .
ORTHOPÉDIE . MASSAGE . . . . .	TACHES DE VIN . . . . .
	POILS FOLLETS . . . . .

# L'ETUDIANT

AFFIRMONS-NOUS!

---

Vol. 1

Montréal, 8 Février 1912

No 5

---

## Un Echo de notre banquet

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs le discours que prononça monsieur Edouard Montpetit à notre premier grand banquet universitaire. C'est une très belle page d'éloquence ; Nous regrettons de n'avoir pu la publier avant aujourd'hui, mais des conseils aussi précieux que ceux que l'orateur donne à la jeunesse sont toujours d'actualité.

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs et chers Amis.

Il se mêle, au plaisir très vif que nous éprouvons en venant au milieu de vous, un peu d'amertume : le regret d'une chose passée, sans retour. Vous êtes ce que nous avons été et ce que nous restons tous par le cœur et par le souvenir, des étudiants. Nous sommes, à des degrés divers, vos aînés, mais nous appartenons à la même famille ; vous êtes encore "à la maison", voilà tout. Et j'hésite vraiment à vous parler comme un ancien—je le suis si peu !—et je serais tenté de m'adresser d'abord à moi-même, ces propos que me dicta la sympathie bien plus que l'expérience.

Vous ne formez plus qu'une grande camaraderie. Vous nous donnez un exemple et vous réalisez un de nos rêves d'autrefois. Votre union nouvelle trouvera sa force en elle-même. Ceux qui s'intéressent à vous sont venus vous en féliciter. Votre initiative est heureuse pour le bon renom et le rayonnement de cette Université Laval dont vous êtes aujourd'hui la préoccupation première, dont vous saurez être demain la récompense et l'orgueil.

Vous êtes l'avenir : tous les philosophes vous le disent, tous les poètes vous le chantent. Vous regardez s'approcher la vie et vous savez déjà les soucis, j'allais dire les angoisses de la responsabilité. Avez d'abord "conscience" et de votre rôle et de vos actes. Que rien ne soit accompli par vous qui n'ait en vous sa raison profonde. Ne vous contentez pas d'exister, mais tracez-vous un programme d'action qui soit le guide de votre ambition. Restez les maîtres de votre énergie ; jugez froidement, durement vos œuvres propres ; soyez exigeants envers vous-mêmes et gardez votre indulgence pour les faiblesses d'autrui. Surtout travaillez,—travaillons. Ne pensons pas

avoir tout fait. Nous ne nous sommes que préparés, il nous reste à apprendre. Travaillons avec méthode, procédant avec réflexion, avec logique et netteté d'esprit.

Consacrions notre travail, nos études, nos forces, à une idée, à une cause. Ne nous hâtons pas trop. A chaque pas, à chaque minute, nous sentirons combien il est difficile d'affirmer les choses, et combien longtemps il faut, pour en être sûr, retourner sa pensée. Consentons à n'avoir pas encore d'opinion arrêtée plutôt que d'en adopter une que nous sachions erronée ; mais ne nous refusons jamais l'effort nécessaire et singulièrement consolant qui nous créera un jugement ferme, droit, sain et juste. Relisez la première page d'un livre de Taine et voyez comment, avant que de voter et pour éclairer sa religion politique, le grand philosophe voulut écrire les "Origines de la France contemporaine".

Nul ne finit à lui-même ; ne vivons pas seulement notre vie mais aussi celle de la nation, celle du peuple dont nous sommes une part, quoi que nous fassions. Nous avons à remplir une mission ; connaissons-la pour y croire et l'accepter. Approfondissons les problèmes de notre histoire, nous y trouverons la solution des heures, peut-être difficiles de demain. Nos pères ont pesé les prémices de l'œuvre que nous accomplissons, que d'autres accompliront après nous, sans la terminer. Si l'héritage doit nous passer pur par les mains, nous nous devons aussi de l'enrichir, car il nous impose un effort nouveau.

"Les adolescents ne connaissent pas l'illusion de créer", écrivait récemment un chroniqueur français. Cela n'est pas absolument au moins dans le domaine matériel. L'énergie s'éveille vite surtout chez les peuples jeunes où les générations n'ont pas accumulé de patrimoine : la nécessité commande, l'ambition obéit. Mais une fois la vie assurée et la richesse acquise, il reste à la nation le devoir de s'instruire. Vous le reconnaissez, puisque vous êtes là, et vous voudrez être les artisans de la pensée et de l'art. C'est par vous que ce progrès pénétrera notre société ; vous vous empresserez à le réaliser, vous y consacrerez votre esprit. Lisez, apprenez, pensez. Mais lire est inutile si, le livre fermé, rien ne reste : des pages parcourues, des notes rencontrées, des volumes dépouillés doit jaillir la science par la réflexion. Cette science, faites-en l'application à votre pays immédiatement, et vous l'aurez servi si, votre vie durant, vous ne lui aviez fait que le don inappréciable d'une idée bonne.

Je sais bien que le siècle est ailleurs et que notre civilisation est faite d'arrivisme pratique ; mais vous donnerez tort à notre temps en demeurant des intellectuels, malgré que l'on semble vouloir faire servir ce mot à l'expression d'un dédain mal placé, lui qui veut dire curiosité de l'esprit, spéculation, pensée. Et vous aurez ainsi contribué à fonder en vérité et en raison cet orgueil national que l'on nous reproche si fort, comme s'il ne nous venait pas de notre race et du sang qui bat dans nos veines.

Enfin, vous aurez une fierté de plus : celle du cœur.

Soyez satisfaits d'être des hommes qui souffrent, que la vie émeut, que la douleur atteint. Ayez le rire large et franc, n'ayez pas peur d'une larme, ne vous refusez pas un beau geste, sachez ne pas réprimer les sentiments élevés vers lesquels les battements du cœur, en se faisant plus rapides, semblent vouloir se hâter. La plus belle part de la jeunesse, et son plus grand tort aux yeux de certains, ce sont ses illusions ; et si parfois on lui conseille de ne pas consentir à les perdre, il arrive qu'on lui reproche de les avoir conservées.

Qu'importe ! gardez-les. Si c'est venir trop pauvre en un siècle trop riche que d'y vivre avec ses illusions, s'il peut paraître ridicule, exalté, peu pratique, de croire à l'idéal, croyez toujours et quand même, portez à votre boutonnière cette "petite fleur au cœur d'or", dût-on vous appliquer ce vers étrange et profond dont je garderai toujours l'écho pour l'avoir entendu tomber des lèvres de Jean Richepin sur la tombe à peine fermée d'un de ses illustres amis :

"Tu portes fièrement la honte d'être beau !"

—Mais voilà, Messieurs, des pensées bien graves pour une fin de banquet. Retournons au bord des coupes : à nous votre gaieté. L'heure est à la joie et ne nous occupons du lendemain que pour le souhaiter radieux.

Je bois aux Étudiants de Laval d'aujourd'hui, d'autrefois, de toujours !

---

## CHRONIQUE

---

### NOS GOUTS

---

Les soirées d'Opéra des E.D.L. et des E.M.L., et un peu avant, celle des étudiants en Génie civil, ont reçu l'encouragement qu'on pouvait espérer et ont remporté malgré la rapidité de leur succession, un franc succès.

Je ne tenterai pas de supputer les gains pécuniaires que les trois corps universitaires ont pu réaliser de ce chef, mais je voudrais plutôt m'arrêter au côté esthétique et moralisateur de ces manifestations.

Il est heureux de constater que les comités de régie aient eu la saine inspiration d'inscrire ces soirées à leur programme d'amusements, et plus encore de voir avec quelle bonne tenue les étudiants de toutes catégories y ont assisté.

A cette époque absurde où le vaudeville et les productions de bas étage semblent conquérir la faveur du public, il semble qu'on soit condamné irrémédiablement à tous les envahissements du mauvais goût.

Ceci correspond d'ailleurs à un état d'âme général qu'il nous est loisible d'observer plus particulièrement chez nous, à l'Université.

La vulgarité est devenu condition nécessaire, dirait-on, de nos agissements et de notre gaîté. Et cela dans tous les détails de notre vie en commun. Prenez, par exemple, les conversations qui trahissent d'ordinaire la mentalité d'un milieu. Eh bien ! je vous défie d'en trouver de solides et de vraiment profitables où il ne se glisse, après quatre ou cinq minutes d'entretien, quelque incongruité ou quelque "rosserie".

On dirait qu'il nous pèse de nous arrêter à quelque chose de sérieux et de relevé.

La culture intellectuelle semble être devenue parmi nous une pure question de snobisme.

Et c'est si vrai que les cours de littérature sont désertés par les étudiants depuis qu'on leur a refusé l'entrée de la galerie, et qu'on leur a enlevé du coup la chance de faire de ces cours des séances de flirt.

Si, au moins, nous savions nous diriger dans le choix de nos lectures favorites.

Mais là encore, nous pêchons par l'abus le plus déplorable.

Marqué du mauvais goût aussi, notre répertoire de chansons de genre, qui devient pitoyablement restreint, si nous en éliminons les rengaines stupides ou déplacées.

Et combien d'autres ravalements dans notre niveau intellectuel, ne pourrais-je pas signaler si cet examen de conscience ne commençait à devenir fastidieux ?

Aussi, ne pouvons-nous pas nous enorgueillir assez d'avoir trouvé une diversion à cet état de choses, et d'avoir su faire un pas dans l'assainissement de notre mentalité.

Les dernières soirées ont montré clairement que le sens esthétique n'est pas mort chez les étudiants, et qu'il ne demande même qu'à se développer sous de sages impulsions.

SANSFAÇON.

---

## CORRESPONDANCE DE NOS "AIMÉES"

---

Montréal, 24 janvier 1912

"CONSEIL D'UNE FRANCHE AMITIE"

---

Allez-vous vous fâcher, monsieur mon ami, si je viens aujourd'hui causer tout doucement avec vous ? Pourquoi vous fâchez-vous et m'appelleriez-vous petite sotte ? Si c'est osé de ma part de venir ainsi, sans y être invitée, vous parler de ce qui peut-être ne

vous intéresserait guère, ou même pourrait vous ennuyer, je vous en prie, n'en dites rien ; car cela gênerait mon plaisir. D'abord, monsieur l'ermite, vous êtes d'un caractère si froid, si impassible, que je me demande ce que je pourrais bien vous dire pour vous faire sourire ; à vous voir en effet si songeur, cela me fait mal. Mais qu'avez-vous, mon ami ? Quelle est donc cette pensée qui absorbe tant votre esprit ?... Ah ! je devine ; ce sont ces courtes visites exigées par le bon ton ou l'étiquette, après avoir répondu à de gracieuses invitations, et celles-ci sont si nombreuses. Vous savez, mon Jean, qu'une politesse en attire une autre, et les jeunes filles qui vous attendent encore sont en droit de vous juger... Vite, hâtez-vous, et vous verrez comme toutes ces gentilles personnes sont fines, enjouées, et vous saurez bien me le chanter sur tous les tons ; mais je vous promets de ne pas en être jalouse. Au contraire, je serai fière qu'un ami, entre tant d'autres, se fait de plus en plus sociable.

Au revoir donc, Jean, et comme c'est bientôt dimanche, empressez-vous de remplir ce devoir de bienséance, si agréable et si facile pour un galant homme comme vous tenez à le paraître.

A bientôt, n'est-ce pas ?

JEANNINE.

---

## BOITE AUX LETTRES

---

Montréal, 6 février 1912.

Mon cher vieux copain "d'Étudiant",

Si tu veux m'accorder une courte entrevue, je m'en vais te conter une petite histoire, mais authentique celle-là.

J'étais hier au "Jubilé" quand je remarquai une jolie blonde de mes connaissances. Je n'aurais pas été un vrai étudiant, si je n'étais allé lui serrer la main.

—Bonsoir, mademoiselle Grandsyeux.

—Bonsoir, monsieur Paul. Je suis d'autant plus heureuse de vous rencontrer ce soir, que j'ai à vous présenter une charmante jeune fille, et se tournant vers son amie, mademoiselle Cécile Beau-regard, M. Paul Lamoureux.

—Enchanté de vous connaître mademoiselle. — Maintenant, dit Jeanne Grandsyeux, je vous confie mon amie pour la soirée. pour moi je suis avec mon cher... vous savez qui ?... —Oui, oui repris-je, amusez-vous bien, et ne vous inquiétez pas de votre amie.

—Vous patinez, mademoiselle ?

—Oui, monsieur. Et nous voilà partis.

Mon cher Barnabé, si tu avais vu cette jolie brunette. Et son costume donc !... Tiens, c'était à croquer ! Elle portait dignement les couleurs des carabins de Laval. Un joli chapeau rouge et noir

avec plume d'autruche rouge (du moins j'ai pensé que c'était de l'autruche). Un manteau noir avec un collet rouge. Un vrai soldat quoi ! Me croirais-tu, mon vieux Barrabas, jusqu'aux boutons du manteau qui étaient moitié rouges moitié noirs.

—Vous êtes de Montréal, mademoiselle ?

—Pardon, monsieur, je suis d'Ottawa.

—Avez-vous un frère étudiant ?

—Non, monsieur.

—Un cousin, alors ?

—Pas plus. Mais pourquoi cette question ?

—N'allez pas me croire indiscret, mademoiselle, seulement, en vous voyant j'ai remarqué votre jolie costume aux couleurs de notre université.

—Et cela vous intriguait ? Si vous demeuriez à Ottawa, ou seulement si vous aviez fait votre excursion projetée—ce fameux voyage que nous attendons encore— vous auriez remarqué à la gare plusieurs jeunes filles habillées comme je le suis.

—Comment, lui dis-je, est-ce que vous deviez venir nous recevoir à la gare ?...

—Mais oui, monsieur Paul, et en costume rouge et noir, s'il vous plaît. Nous étions tout près d'une centaine. Vous n'auriez pas aimé cela ?...

—M... président ! murmurai-je.

—Plâit-il ?

—Ç'aurait été charmant.

—Mais à qui la faute, donc, si cette promenade a été manquée ?

—Ah ! mon Dieu, c'est bien difficile à dire. De ce qui se passe au conseil, on ne connaît jamais rien.

—Je vous avoue que nous avons été bien désappointées, vous n'êtes pas consciller au moins. ?

—On m'a trouvé trop indépendant et pas assez discret.

—Eh bien, promettez-moi de dire à vos amis du conseil, monsieur Paul, qu'ils ne sont pas gentils...

Et moi, qui ai pour principe de ne jamais manquer aux promesses que je fais aux dames (oh ! que personne ne s'en étonne !), je tenais à vous transmettre le compliment, confrères.

Je vous la serre amicalement, et me retire, ayant conscience d'avoir fait mon devoir.

MORDAN.



Ministère de l'Intérieur,

27 janvier 1912.

MM. les Rédacteurs de "l'Étudiant",

Il m'a fait peine de constater que vous avez laissé passer dans le 3e numéro de votre journal une erreur de renseignement impardonnable. Un de vos correspondants—sous le pseudonyme d'"Inquisiteur", si je me rappelle bien—notait en parlant d'un fils de ministre : "Il s'agit d'un fils de ministre pour vrai. Inutile d'insister. Les fils des ministres pour rire devraient être encore à venir, c'pas?" Mais ignorez-vous donc que depuis quelques semaines déjà, un joli bébé rose "réjouit mon cœur et ma maison ?....." Tiens, laissez-moi vous donner un petit conseil, messieurs de "l'Étudiant": ne tirez jamais d'un fait particulier une conclusion générale ou vice versa, et quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, soyez vrais.

Espérant que vous mettrez ces recommandations à profit, messieurs, je demeure votre reconnaissant et dévoué,

A. C..., Ministre au Parlement  
Modèle.

Pour copie conforme, G. I.

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,  
Dans le mal triomphants,  
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,  
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,  
La maison sans enfants.  
(Victor HUGO, "Feuilles d'automne".)

---

## TRIBUNE LIBRE

---

A mes confrères et amis, les étudiants.

"Affirmons-nous !" noble devise, s'il en est une !... Mais pour s'affirmer, que faut-il faire ! Se contenter de raconter, comme dans les éphémérides, les faits et gestes de MM. les étudiants de Laval ; se retrancher dans les murs de l'université et regarder du haut du péristyle ce qui se passe au dehors, sans avoir le droit de commenter les événements du boulevard le plus rapproché ; se satisfaire de la satisfaction d'autrui et passer banalement, cigarette à la lèvre et béret en tête sans jamais manifester son humble opinion ?... Non pas, non pas. S'affirmer, c'est... Attendez un moment, je vais vous le crier à tous et à moi-même. Si un avocat en herbe, en dehors de ses

futurs plaidoyers en faveur de l'opprimé, nous amenait un plaidoyer en faveur des communautés religieuses en ce qui concerne le vote par exemple, que diriez-vous de cela ? Si un futur Esculape quittait pour un moment le bistouri et venait nous prouver l'utilité du vaccin, de la lutte antituberculeuse, ou de la "goutte de lait", je sais plus d'un de nos professeurs qui jubileraient. Si un ingénieur forestier ou minier de demain, qui aurait eu l'insigne avantage de parcourir son pays, venait nous causer des richesses de la province de Québec, ou de notre bel Ouest canadien ; si un jeune pharmacien venait nous démontrer, formules chimiques en main, les dangers de la cocaïne et autres drogues préjudiciables à la santé publique, croyez-vous qu'il n'intéresserait pas nos lecteurs et lectrices ?

Les étudiants de Laval qui manifestent des aptitudes oratoires, et qui excellent dans le maniement du bistouri, du compas et des autres instruments servant à leurs études, sont aussi capables de manier la plume pour "s'affirmer" ce qu'ils ont : des studieux en dehors de leurs heures de plaisir, même, pendant leurs heures de plaisir. Car, tout ce qui nous entoure est sujet à étude et à observation, même la jeune fille qui nous accompagne au théâtre.

S'affirmer pour moi, c'est tout ce que je viens de dire et plus encore... Il faut faire de "l'Étudiant" une mignonne encyclopédie qui plaira à tous nos abonnés futurs et présents, par ses rédactions toujours soignées et sachant opportunément.

"Passer du grave au doux, du plaisant au sévère."

Qu'en dites-vous, mes amis ?..

O. de CELSE, F.M.I.

N. de la R.—Nous partageons en tous points l'opinion du confrère, De Celse. Ce n'est ni plus ni moins qu'un programme très substantiel qu'il trace dans sa missive. Nous serons heureux de voir plusieurs de nos amis le suivre dans leurs écrits. Notre journal y gagnera sans doute beaucoup en intérêt et en utilité.

Nous profitons de l'occasion pour vous répéter, confrère Celse et étudiants de Laval, que "l'Étudiant" est l'œuvre de tous et de chacun, et que notre journal sera ce que vous le ferez.



---

**BILLETTS DOUX.**

---

MOUCHE-TOI, Zizi Panpan !

E. AUCOIN, F.C.D.I.—Votre article : "La littérature à l'Université" est réellement dans le "ton" et nous nous ferons un plaisir de le publier bientôt.

DE GARMENDIA.—Acrobate comme vous l'êtes dans la gymnastique des noms propres, vous serez sous peu nommé "reporter des événements mondains" à "L'Étudiant". Quel salaire demandez-vous ?... Merci, quand même ; nous publierons bientôt votre intéressante revue.

ALDERIC BLAIN.—"Étudiants en Droit ! Oyez ! Oyez !" sera publié dans le prochain numéro.

DANS QUELQUES SEMAINES, à moins que ce ne soit dans quelques jours, on lira en vingt-septième page de "La Presse" (ô, ironie du sort ! ) la nécrologie suivante :

"L'Action", vient de trépasser. Cet accident est d'autant plus déplorable qu'il coïncide avec une disparition remarquée et remarquable dans la rédaction d'un journal regretté et regrettable. Le premier et dernier rédacteur de "L'Action", monsieur Zizi Panpan, vient en effet d'être choisi, parmi plusieurs "caballeros" du "styiletto" pour occuper le poste d'assistant deuxième sous-secrétaire du quatrième assistant sous-ministre du département des "Interdits pour démence" dans le cabinet B... Joyeuse vie au nouveau titulaire !

DESILETS, F.E.A.— Vos conditions sont acceptées. Mettez-vous en communication avec le Directeur général.

CAPRICIEUSE.—Certainement que vous nous intéresserez. Écrivez bientôt, pour faire rire bien des gens qui n'en ont pas envie de ce temps-ci. Qu'en penses-tu Brusko ?...

J.-A.-T. Le LOCAIR,—Tout en vous remerciant de votre précieuse collaboration nous vous avertissons que nous réservons pour le les premiers beaux jours du printemps vos "Souvenirs d'une promenade sentimentale au Parc Lafontaine".

OU DONC ÊTES-VOUS, Marquis Hugo de St-Victor ?... P. Q., répond un chœur de nobles chevaliers.

BARO MAÎTRE, F.E.G.C.—Monsieur Alfred F..., votre sympathique chef d'orchestre passait hier à nos luxueux bureaux et nous avertissait qu'à l'avenir il ne fera plus usage du "Deux dans Un", sans consulter ses distingués subordonnés.

F. BONDANCE, E.E.G.C.—Votre style n'a pas été jugé suffisamment parlementaire par monsieur Jules Fournier ; regrettons, cher ami de ne pouvoir publier. Espérons avoir l'occasion de vous serrer la "pince" bientôt.

MIEDERIC, E.F.M.C.—A cause de votre pseudonyme, nous nous voyons forcés d'attendre, pour publier votre article, que les lutteurs de l'arène municipale aient fini de s'éponger. Comprenez ?...

HERVE ROCH.—Vous avez raison, il y a des fils de ministres pour rire, Chassé, l'a dit !...

GRATTE-TOI, Zizi Panpan !...

"Lisez, lisez donc beaucoup ; vous ne saurez jamais trop lire, ni même lire assez" (du Roure) ... le journal universitaire.

### L'HOMME AU BINOCLE.

#### CONSERVONS NOTRE LANGUE

Il ne sera pas dit que l'ensemble universitaire dont la pensée se traduit dans ce journal, — quoi qu'en dise un certain Brusko, — gracieux causeur à ses moments et compagnon délicat quand il lui plaît, ne saurait à l'occasion se transformer en chevalier sans peur, à la Bayard : hier, gentil seigneur appuyant à loisir sur les menus détails de galanterie ; aujourd'hui, parti en croupe sur une cavale effrénée pour défendre les nobles causes.

Une de celles-ci, chers lecteurs, une qui passionne à bon droit tout canadien-français de cœur, et qui, de nos jours, soulève une longue série de questions vitales, c'est la cause de notre langue maternelle, le français. S'il est une page où pareil sujet doive figurer, c'est bien celle où une jeunesse comme la nôtre chante ses espérances et redit les ardeurs de ses convictions.

De notre langue, si vous voulez, causons un peu. La seule mention de nos faiblesses à son endroit, en même temps que des raisons qui nous établissent, malgré tout, dans une espérance qui ne s'éteint pas, est un facteur important d'énergie et de renouvellement national.

#### I.

Le français, sans doute, reste encore en ce pays, la langue universellement parlée des Canadiens-Français, des provinces de Québec et d'Ontario, je ne révoque pas en doute cette assertion ; mais, pareille restriction une fois admise, n'est-il pas vrai que le français accuse ici une certaine compromission inquiétante, dont les causes sont multiples et complexes.

Et d'abord, les attaques dont elle est l'objet : attaques directes, que je n'ai pas l'autorité de traiter, précisément parce qu'elles tombent de trop haut, mais qui n'en sont pas pour cela moins récl-

les et, entre parenthèse moins dégoûtantes, attaques que la visite au Saint Sacrement et l'exercice d'un apostolat catholique plus étendu logiquement, ne devrait pas inspirer à leurs auteurs ; bien plus attaques difficilement conciliables avec l'esprit de foi et surtout de charité chrétienne qui devrait animer des frères par la croyance.

Puis, ce sont encore les attaques indirectes. Par ceci j'entends surtout cette ambiance anglophone, où, par une espèce d'endosmose morale le parler français tendrait à devenir une agglomération hybride, incompréhensible tant aux Provençaux du midi de la France qu'aux vieux Bretons les plus entichés de patois. Attaques indirectes à notre langue que toutes ces compénétrations qui la défigurent et que j'appellerai volontiers les intrusions offensives de l'anglais dans le doux parler auquel nous tenons comme à la vie.

N'allons pas croire d'ailleurs que ces ennuis extérieurs soient les seuls qui nous menacent ; il n'est pas jusqu'aux considérations intrinsèques qui ne portent un peu au pessimisme.

Pourquoi cette indolence de nos compatriotes ? Pourquoi une politique d'abstention quand un décent nationalisme (au sens littéral, sans mirage de parti) commanderait l'action ferme et soutenue ? J'entendais un jour exprimer à un membre du clergé de mes connaissances, et qui se trouve en rapports fréquents avec les marchands canadiens, tout le dépit qu'il a éprouvé à la réception d'u-

ne facture commerciale sur laquelle l'intitulé était en anglais, et tout le détail du compte dans la même langue. Cas tiré d'entre mille ; je pourrais même citer ici, si c'en était le lieu, des noms authentiques, et l'on saisirait sans peine que l'exemple est moins métaphysique qu'il ne semble l'être dans sa tournure un peu générale.

Je laisse à dessein de côté plusieurs autres considérations, intéressantes en soi, mais inopportunes dans une étude aussi sommaire, pour m'attacher plus spécialement à considérer notre attitude vis-à-vis des compagnies publiques. D'après des actes constitutionnels explicite toute compagnie publique est tenue de faire imprimer dans les deux langues les circulaires, avis, billets, et toute espèce de papiers adressés au public. Or, la violation constante de stipulation aussi précieuses de la part des parties visées a toujours été, sans interruption jusqu'à nos jours tacitement sanctionnée par le silence significatif de l'opinion publique canadienne. Il a fallu arriver à ces quelques années passées pour voir naître et se développer le mouvement d'indignation, et pour assister enfin à l'origine d'une campagne on ne peut plus louable dans ce sens. Entrons résolument dans le mouvement et revendiquons sans mollesse des droits aussi respectables. Mais en somme nous aurions dû vouloir et agir plus tôt.

Du GUESCLIN.

(A suivre)

## ...AU FIL DES NOUVELLES

Une activité soudaine règne depuis avant-hier chez les étudiants en médecine : c'est l'époque élestorale annuelle. Nous espérons que la lutte sera courtoise, quoique menée rondement. On s'était cru longtemps en pénurie de candidats, et voici qu'on citait hier comme président probable : Gratton, Joubert, Paquette, Nepveu, Grandet, Lacasse... Halte-là ! Un seul sera président, et, quel qu'il soit, nous le féliciterons la semaine prochaine.

Pour le moment, mes meilleurs vœux à... tous les candidats, bien que je ne puisse voter que pour quelques-uns !

ELECTEUR.

Nous aimerions avoir plus d'espace pour vous communiquer les impressions de K. Lomel, sur le récent euchre-danse des E. P. L.

Nous en remettons la publication à la semaine prochaine. En attendant, félicitons nos "pilonniers" de leur brillant succès.

G. L.

Bravo! joueurs de Laval. La victoire vous a souri mercredi dernier. Vous avez prouvé à vos partisans que... votre jeu individuel est très fort !

Le temps me manque pour faire de cette partie Ottawa-Laval, un rapport convenable. Un simple mot pour aujourd'hui : continuez, joueurs de Laval, à triompher, ... mais cessez, de grâce, ce jeu individuel dix fois moins effectif.

Vive Laval tout de même !  
EL CAPITAN.

Pauvre Brusko, te voici maintenant doublé d'un Veillehaut. Hélas, hélas ! pauvre public !...

Vous m'avez vu presque triste  
même au cours de votre bal.  
Hélas ! ainsi je m'attriste  
selon que le veut mon mal.

Je peux paraître simpliste,  
et mon discours, fort banal.  
je peux sembler fantaisiste  
avec mon chant anormal.

Mais crovez, je vous en prie  
que mon âme endolorie  
n'a pas manqué de plaisir.

Je n'eus pas d'autres caprices  
que de goûter les délices  
de vous y voir à loisir.

P. A.

N'oubliez pas le

# EUCHRE

DU

Comité Régional de Montréal de l'A.C.J.C.

Le Jeudi 15 Février 1912

à l'arsenal du 65e Régiment.

PRIX - 50 SOUS

**AU NATIONAL**  
cette semaine

**Jacques l'Honneur**  
semaine prochaine

**L'EVENTAIL**

Étudiants!

Qu'on se le dise... et qu'on aille assister à ces représentations.

**NOS SEULS DÉPÔTS :**

C. A. Bolté

Pony

Librairie St-Louis

Mailloux Frères

Restaurateurs de Laval

**Deux nouveaux dépôts :**

Chambre de Louis Veillehaut

Bureaux de l'Action

Tel. Bell Est 1846

**A. S. Lavallée**

Magasin de Chaussures

97-101, Boulevard St-Laurent

MONTREAL

**OXYGENE**

Chimiquement pur  
pour usage médi-  
cal. Fourni en cylin-  
dre avec inhalateur.

**PHARMACIE LAURENCE**

Coin St-Denis et Ontario Montreal

**Préparations aux Examens :**

LETTRES, SCIENCES. Droit Médecine, Pharmacie  
Art dentaire, Ecole Polytechnique, Etc.

**L. E. GODIN, B. S.**

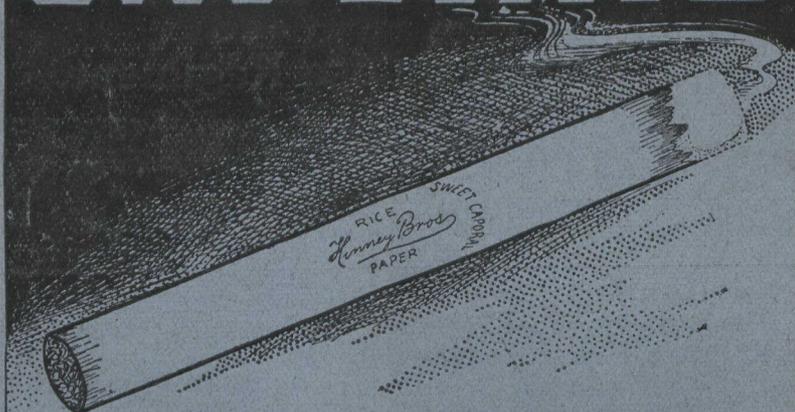
151 RUE ST-DENIS MONTREAL

Cette Revue est imprimée à

**l'Imprimerie Bilaudeau**

197, NOTRE-DAME EST Montreal

# SWEET CAPORAL



# CIGARETTES

*"LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE  
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."*

*Lancet.*